

Introduction

Il y a bien des écrivains et des artistes masculins dont il est d'usage d'écrire l'histoire en mettant en valeur, voire en privilégiant leurs relations avec des femmes ; Hugo, Flaubert, Musset, Éluard, Camus en sont quelques exemples. On ne songe guère à évoquer André Gide, qui pour beaucoup aujourd'hui se confond avec un Corydon fantasmé, dont les regards ne se seraient jamais posés que sur des adolescents. Mais faut-il uniquement le désir pour que compte à nos yeux l'autre sexe ?

Freud est loin ; la cause, de nos jours, est entendue : il n'y a pas à chercher dans un quelconque traumatisme qui lui aurait rendu repoussante la présence féminine, l'origine de l'orientation sexuelle de Gide. Notre propos n'est, ni de juger celle-ci, ni même de chercher à l'expliquer — d'autres s'en sont mêlés, sans forcément tout clarifier — mais de mettre en lumière tout un

pan de sa vie qu'on finit par négliger, alors qu'il constitue une bonne part de son inspiration, et de son humanité.

Tout ne commence pas, comme Gide lui-même se plaît à le faire croire dans certains de ses récits (*Les Cahiers d'André Walter*, *La Porte étroite*), avec une mère austère et contraignante. Le père d'abord contrebalançait son pouvoir normatif, et quand il mourut, trois figures bienveillantes étaient déjà présentes à ses côtés : les trois cousines Rondeaux, qui représentaient pour André un monde de jeux et de camaraderie. Bien avant que l'une d'elles, Madeleine, ne se détache du lot pour devenir un objet de vénération, ces jeunes filles enjouées et cultivées surent l'ouvrir à tout un univers ludique où il était tour à tour le meneur et l'initié. Avec elles il inventait des saynètes, il créait un journal où chacune écrivait sous un pseudonyme, il rêvait de tenir plus tard avec « petite Madeleine » un salon littéraire... Si, par la suite, il sut reconnaître le talent de nombre d'écrivaines, d'Anna de Noailles à Colette, c'est qu'il s'ouvrit à la littérature en compagnie de ses cousines — il suffit de lire le journal de Madeleine pour mesurer l'étendue de sa culture, par exemple dans le domaine de la poésie anglaise, en nette avance sur son cousin dans ce domaine.

Cette complicité avec ses cousines, Gide allait la cultiver et l'étendre à bien d'autres femmes, prêt à recueillir leurs confidences, voire à intervenir dans les cas difficiles. C'est ainsi qu'il se fit le protecteur des amours de la volage Valentine, le confident des déboires conjugaux de Jeanne, l'intermédiaire entre son oncle Charles et sa tante Anna, plus tard le complice des amours de la Petite Dame et d'Aline Mayrisch. Cette facilité à « faire camarade » avec les femmes, à adopter une attitude égalitaire et compréhensive, fut évidemment la cause de nombreux malentendus, auxquels il ne fit pas toujours face avec adresse, comme on le voit à la fin de notre recensement, bien incomplet sur ce point.

Cependant, s'il faut chercher une ambivalence dans les rapports de Gide avec femmes, on peut la trouver dans ses besoins simultanés de stabilité et de liberté. Sans doute sous l'influence de sa mère, Gide fit de la femme l'incarnation d'un ancrage spatial, d'un point de repère rassurant autorisant sa propre liberté de mouvements. Ainsi, Juliette Gide, c'était La Roque ; Madeleine, c'était Cuverville, et l'on aurait dit que leur fonction était de lui permettre de se croire prisonnier, afin de lui donner l'envie de s'évader. Quand il fallut se chercher un nouvel ancrage, ce fut au Vaneau, en s'associant à la Petite Dame, certes beaucoup plus mobile, mais qui exerça tout de même avec bienveillance le rôle de gardienne du foyer.

S'il y a ambivalence, ce n'est donc pas dans les pulsions de Gide, mais bien dans les droits et les devoirs qu'il assignait aux femmes, en particulier telles qu'il les imagina dans ses fictions. Déjà, dans *L'Immoraliste*, Marceline est une femme qui se montre d'abord volontiers voyageuse, voire aventureuse, avant de révéler, sous l'effet de sa faiblesse physique, un besoin vital de sédentarité. Dans *La Porte étroite*, Gide met en opposition Alissa, enracinée à Fongueusemare, et Juliette qui rêve de voyager « partout ». Et tandis que celle-ci finalement se fixe dans un domaine bien clos, par un chassé-croisé de leurs destins, Alissa découvre tardivement un besoin d'exotisme qui va la déstabiliser profondément.

L'héroïne féminine est ainsi faite pour incarner la fixité rassurante dont le héros masculin a besoin par périodes, mais elle n'est pas pour autant épargnée par une envie de nomadisme, comme Juliette ou comme Isabelle. Que leur aventure se termine mal (Alissa s'enfuit de Fongueusemare, et meurt. Isabelle s'évade de La Quartfourche, mais saccage sa vie comme sa propriété) fait d'elles des héroïnes complexes, et suggère peut-être qu'aux yeux de Gide, la condition féminine est finalement plus difficile à assumer que celle des hommes.

Aux lendemains de la guerre de 14-18, il put s'en assurer en la personne d'Élisabeth Van Rys-

selberghe, qui avait décidé de conjuguer la maternité libre et la charge d'un domaine agricole. Les discussions avec ses amies Maria Van Rysselberghe et Aline Mayrisch, toutes deux émancipée et progressistes, l'avaient préparé à approuver cette nouvelle génération de femmes revendiquant leur indépendance. Dans le sort de Laura, l'héroïne demi-affranchie des *Faux-monnayeurs*, capable d'un amour adultère mais finalement, piégée par la maternité, trop faible pour s'assumer jusqu'au bout, on peut alors tenter de démêler ce qui relève de la sévérité ou de la compassion de l'auteur : Laura est-elle victime d'un manque de lucidité et de courage, ou des conventions qui rendent plus difficile l'émancipation des femmes ? Sarah, jeune sœur de Laura, qui fait preuve de plus d'audace, n'est pas condamnée à connaître le sort d'Isabelle, et plus tard, Geneviève sera une Laura combative, capable de déclarer que si, à l'époque de sa mère, une femme pouvait souhaiter sa liberté, « à présent il ne s'agit plus de la souhaiter, mais de la prendre¹ ». Déjà, son homonyme, dans *Les Caves du Vatican*, annonçait ce mouvement de rébellion.

Gide féministe ? Disons qu'il le devint progressivement. Mais s'il le devint, ce fut bien parce qu'il avait su s'ouvrir à l'influence de ses cousines,

1. Gide, *Romans et récits*, t. 2, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2009, p. 820. Noté désormais RR 2.

puis de ses amies, et sentir que l'évolution de la condition de la femme était au vingtième siècle un élément majeur du bonheur dont il réclamait la conquête depuis *Les Nourritures terrestres*.

Le premier cercle

Les mères



Juliette Gide

S'il est bien difficile de dresser un portrait fidèle de Juliette Gide, la mère d'André, ce n'est pas seulement en raison de sa nature complexe, telle que l'a dépeinte Jean Delay pour qui son rigorisme puritain pouvait dissimuler une « secrète faiblesse » ; c'est surtout à cause des déclarations successives de son fils, et des diverses figures de mères qu'il a tracées dans ses écrits. Figure d'autant plus redoutable qu'elle disparaît dès l'origine, la mère est, pour André Walter et Jérôme, celle qui prophétise l'échec de leur amour, et pour Michel c'est « le grave enseignement huguenot » de sa mère qui va s'exercer sur lui comme le retour d'un refoulé.

Mais à partir de *Si le grain ne meurt*, le portrait se nuance : tout en soulignant le caractère rigide et antipoétique de sa mère (elle est celle qui joue du piano en comptant à haute voix, qui trace des

allées dans les alentours de La Roque, qui brime les élans poétiques de son mari au nom de la ponctualité...), Gide insiste sur sa haute valeur morale et son courage — par exemple lorsqu'elle alla soigner les fermiers de La Roque atteints par le typhus —, mais aussi sur l'exigence qui en découlait, et qu'elle faisait peser également sur son fils. Un rééquilibrage en résulte par rapport à la figure du père que sa mort précoce avait contribué à mythifier :

Je crains d'avoir bien imparfaitement laissé voir la personne de bonne volonté qu'elle était (je prends ce mot dans le sens le plus évangélique.) Elle allait toujours s'efforçant vers quelque bien, vers quelque mieux, et ne se reposait jamais dans la satisfaction de soi-même. [...] Toute la soumission qu'elle avait professée pour mon père, à présent c'est de moi qu'elle l'exigeait. Des conflits en naissaient, qui m'aidaient à me persuader que je ne ressemblais qu'à mon père ; les plus profondes similitudes ancestrales ne se révèlent que sur le tard².

Un bref portrait en diptyque, écrit beaucoup plus tard, donne de la mère une image à la fois mesquine et dotée d'une sensibilité inquiète, comme si Gide, cherchant à la comprendre, continuait d'avoir besoin de l'utiliser comme repoussoir. Pourtant, la publication de sa correspondance avec sa mère a révélé combien celle-ci était

2. *Souvenirs et Voyages*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p.189. Noté désormais *SV*.

cultivée, et a su l'accompagner dans sa formation intellectuelle autant que touristique : n'est-ce pas elle qui approuva sans sourciller ses premières dépenses éditoriales, et qui l'initia aux voyages à l'étranger ? Jusqu'au bout, elle fut l'indispensable corde au cerf-volant qu'il voulait être.